

Que vont bien pouvoir faire nos extra-terrestres dans ce décor désolant ? Des bêtises à coup sûr, en essayant d'éviter le pire, et puis des miracles, ce qui était, au départ, moins évident.

Ils ne se livreront pas à une expédition punitive en réponse aux provocations des fachos du cru. Ils n'empocheront pas le magot tombé entre leurs mains. Ils ne déclencheront pas une guerre de religion en transformant le clocher en minaret. Ils découvriront le visage délicat de l'amour et l'usage des bouquets de fleurs, malgré les rebuffades que leur opposent Anaïs et Cindy (Julie Delarme et Linda Benhenni) attirées par d'autres aimants. Ils s'adonneront à l'amitié la plus improbable et à l'admiration pour Léo, le jeune trisomique (Mickaël Masclet) qui leur avait d'abord servi pour leurs farces. Le champion du saut à l'élastique pourra même repartir avec eux à la conquête de la cité. Ils apprendront le partage en fournissant de l'herbe à Bébert (Bruno Lochet) pour le guérir du rhume des foin et même le renoncement en laissant leur mascotte, César le chien, libre de son choix : plutôt la compagnie d'un âne bucolique dans la luzerne qu'un retour vers les immeubles de béton.

Que de chambardements dans les conduites et les sentiments ! Ils vont surtout revenir riches de leurs différences et fiers de leurs intimités, eux qui exhibaient leurs conformismes et leurs similitudes. Il faut ici signaler l'excellence d'un casting de débutants : Rafik Ben Mebarek, Jean-Noël Cridlig-

Veneziano, Hassan Ouled-Bouarif, Yves Michel, Aghmane Ibersiene, Marc Mamadou qui, à force d'un travail acharné, créent l'illusion de la spontanéité et de l'improvisation.

Ce film, aussi loin des complaisances explicatives que du catastrophisme accusateur, doit sans doute beaucoup à la proposition d'Azouz Begag, romancier devenu ministre, ce qui n'est pas banal. On y retrouve son goût pour les situations d'un certain cinéma italien (Dino Risi, Ettore Scola),

sa bienveillance pour son sujet, sa pertinence, son humour. Il doit sans doute encore davantage au réalisateur, Jean-Pierre Sinapi, et à son scénariste et dialoguiste, Daniel Tonachella. On retrouve intactes dans *Camping à la ferme*, une œuvre de commande tombée à pic, la verve et la sincérité de leurs films précédents (*Vivre me tue*, 2003, voir *H&M* 1244 ; *Nationale 7*, 2000, voir *H&M* 1229). Pour réfuter la théorie aberrante de la dangerosité des exclus. ◀

Passion

Film syrien de Mohamed Malas

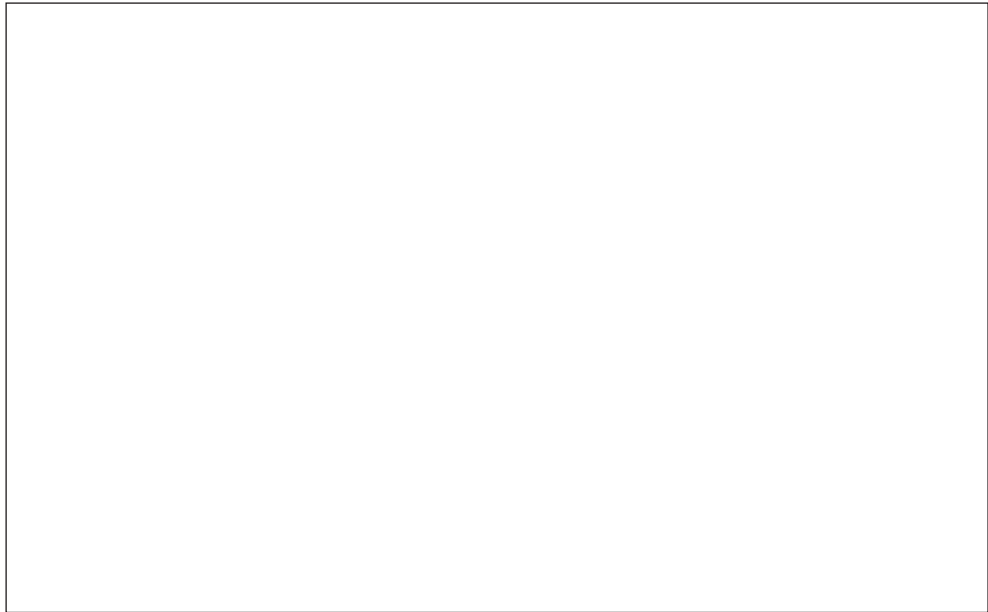
► Imane (Salwa Jamil) pourrait s'estimer heureuse. Elle habite une grande maison paisible dans un pays où la succession d'Hafed Al-Assad au profit de son fils Bachir entraîne des troubles sociaux et politiques et où la rue gronde et clame ses incertitudes et ses revendications sous les flashes d'une police sur le qui-vive, même à Alep, loin de la capitale.

Elle est aussi une mère attentionnée (ses enfants, un garçon et une fille, sont des écoliers épanouis) et une épouse fidèle, apparemment comblée (Adnan, son mari – Oussama Sayed Youssef –, débonnaire et utopiste, lui donne toutes les preuves d'affection, même s'il les confond un peu avec le bien-être que lui permet sa double charge de fonctionnaire et de chauffeur de taxi, comme il confond l'engagement avec l'engouement qu'il a pour les bulletins d'information

captés à longueur de journée sur son auto-radio).

Tout naturellement la musique est venue combler les vides de la solitude et de l'inactivité. Imane voue surtout un véritable culte à la grande Oum Kalsoum dont elle ne se lasse pas de fredonner les tubes dans l'intimité de son appartement. Est-ce bien raisonnable dans une période qui prône l'austérité et où la prétendue ouverture démocratique reste un simulacre électoral, paradoxalement favorable à la remontée des forces rétrogrades et de l'intégrisme religieux le plus intransigeant ?

La famille, conduite par l'oncle Sobhi (Naceur Ouerdiani), un potentat mysogine et haineux, ne l'entend pas de cette oreille. Dans ce contexte (c'est aussi la montée des périls en Irak), la grande chanteuse populaire et ses émules n'ont pas la cote auprès des



vieilles et nouvelles barbes qui plastronnent et combattent toute velléité d'émancipation et de divertissement.

La voie semble aussi libre à la répression intrafamiliale. L'abominable Sobhi n'a aucun mal à rassembler toute la cohorte des oncles et neveux, pleutres soumis ou adolescents fragiles. La solidarité féminine ne s'exprime qu'en bavardages et lamentations. Le vieux père, représentatif d'une génération encore pleine de mansuétude, sombre dans le gâtisme. Rachid, le fils aîné, sans doute authentique progressiste, purge une peine de prison.

La malheureuse Imane va en faire les frais, d'autant que sa conduite en toute innocence prête à confusion. Sa passion la conduit chez un disquaire en quête d'enregistrements rares. Elle y fait la connaissance de madame Badyâa (Hasmik Kyoumejian), une ancienne chanteuse de mariage qui a connu

l'idole et son répertoire. Des visites s'ensuivent. Une amitié naît. Avec toujours plus de chansons... et de suspicions.

On lui arrache la petite-nièce dont elle avait la garde. On lui inflige camouflets et corrections. Finalement on met à exécution une expédition punitive qui lavera définitivement le déshonneur.

L'histoire est dure. Aux limites du supportable. Elle est véridique et le film est un hommage à celle qui en fut la victime. Elle est aussi, hélas, représentative d'un état d'esprit qui perdure quant au sort parfois réservé à la femme dans le

monde musulman et il faut saluer le courage du réalisateur Mohamed Melas, soutenu par Cinétévé et sa productrice Fabienne Servan-Schreiber.

Devant la violence des faits dénoncés et la force de conviction des images et des interprètes, il nous semble malvenu d'exprimer des réserves esthétisantes comme certains l'ont fait. D'autant que l'inscription du film dans une familiarité romanesque orientale, fût-elle par moment excessivement décorative, accroît ses chances de toucher un large public populaire, directement concerné. ◀

Crossing the bridge

Film documentaire germano-turc de Fatih Akin

► *"Il suffit de passer le pont. C'est tout de suite l'aventure"*, chantait le brave Brassens, pas prédicateur pour un sou. On pourrait pourtant reprendre la proposition en exer-

gue du documentaire musical de Fatih Akin, *Crossing the bridge*, plus explicitement sous-titré *Le son d'Istanbul*. C'est en effet à une véritable aventure musicale, des